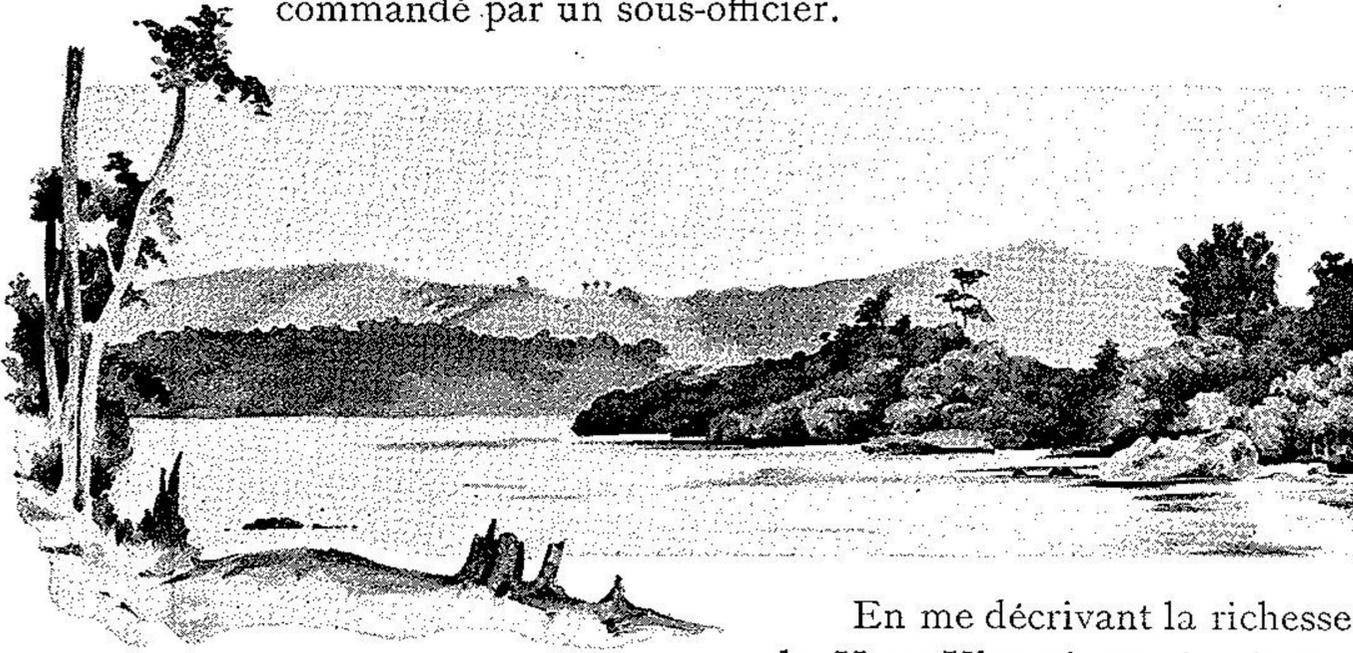


TREIZIÈME LETTRE.

Mokoanghay.
Juillet 1892.

.....
Comme Zongo est le point de départ, Mokoanghay est le point d'arrivée des transports franchissant les rapides. Ce poste est commandé par un sous-officier.



En me décrivant la richesse du Haut-Ubangi, on n'avait pas exagéré; déjà, je constate une grande abondance de vivres, vendus à des prix extraordinairement avantageux. Pour une cuillerée de perles

ou quelques « cauries » (petits coquillages), valeur trois centimes, l'on achète une poule; une chèvre coûte huit sous; le reste à l'avenant.

Ce sont des « Banzyris », tribus nomades, qui approvisionnent presque exclusivement le poste. Les farouches naturels de la contrée consentent difficilement à entrer en relations avec le blanc.

Ces Banzyris habitent les rives de l'Ubangi, mais se déplacent fréquemment selon leurs intérêts commerciaux; aux eaux basses, ils s'installent presque tous sur les bancs de sable; ils pêchent alors sur les hauts fonds, au filet traînant. Quand la crue recommence, ils regagnent leurs anciens villages et prennent le poisson à l'aide de nasses, soit dans les rapides, soit dans les canaux étroits, préalablement creusés.

Incontestablement, ce sont les populations les plus intéressantes que j'ai rencontrées jusqu'ici.

Désirant les voir chez eux, nous allons, avec le commandant Balat, visiter un de leurs villages, établi dans une île en face du poste.

Joyeux de la venue du blanc, les naturels nous attendent à la rive; c'est à qui nous aidera, facilitera notre débarquement, écartera les obstacles du chemin; peu habitué aux expansions des nègres, j'éprouve une réelle émotion à les voir si prévenants.

Le m'boté du bas, un instant remplacé par le « malamou » dans la région de l'Equateur, est devenu le « kama », qu'ils répètent sans cesse en nous tendant la main.

Les femmes, les enfants même, souvent peureux, viennent à nous hardiment; les jeunes filles, quoique leur costume ne soit composé que d'un fil unique garni parfois de deux à trois perles, ne craignent pas nos regards indiscrets.

Tout le luxe réside dans les coiffures, mais quelles coiffures! Faites avec un art infini, mêlées de perles, compliquées et savantes,





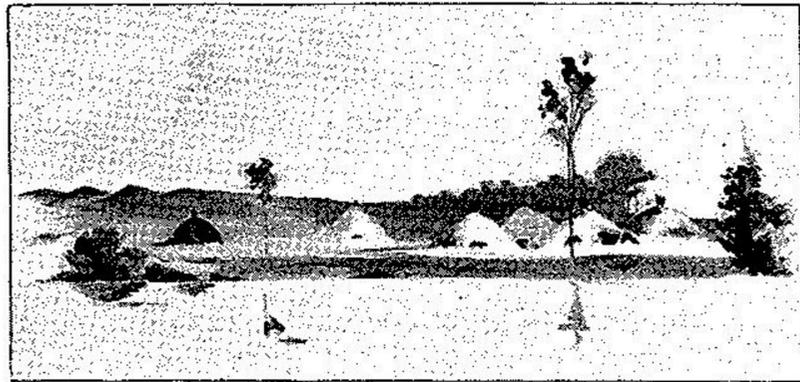
ce ne sont que tresses, torsades, limaçons, impossibles à décrire. Quelques femmes portent les cheveux longs; admirable tableau que de voir ces créatures sauvages, aux lignes idéales, souples dans leur nudité, entourées de leur opulente toison.

Mais de près le charme se perd, les cheveux sont souvent faux, quand ils ne sont pas remplacés par des fibres noircies; comme les belles de chez nous, ces moricaudes ont des artifices pendables!

Les hommes portent une étoffe faite d'écorce indigène battue, couleur amadou, fixée à une ceinture de cuir et leur passant entre les jambes.

Les physionomies sont franches, éveillées, sympathiques; le nez, aquilin; donne, aux enfants surtout, l'aspect des esclaves nubiens que représentent les dessins de l'ancienne Egypte.

Suivis d'un cortège animé, nous allons chez le chef, un vrai patriarche; il nous reçoit entouré de sa famille: une favorite se tient tout contre lui; de charmants mioches, couchés à ses pieds, regardent, d'un air étonné, ces visiteurs si nouveaux. La palabre n'est pas longue. Notre hôte nous offre à chacun une poule, en détache quelques plumes qu'il nous jette à la tête et aux pieds; c'est, paraît-il, un signe de grande amitié! Après lui avoir fait un généreux cadeau, nous faisons une tournée entre les habitations, des huttes circulaires, couvertes d'un toit en forme de dôme; huttes d'une

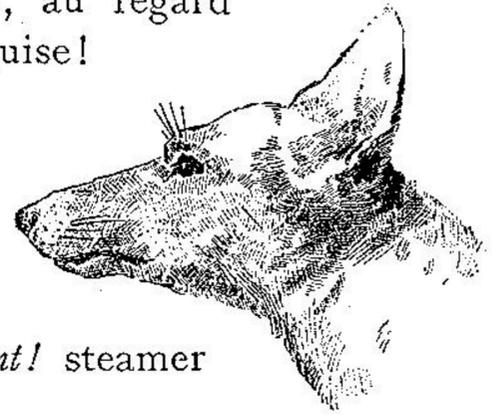


simplicité rustique, que ces indigènes emportent avec eux dans leurs pérégrinations.



Comme particularités : quelques hommes ont les lèvres, les ailes du nez, parfois les deux, percées et garnies de petits anneaux de cuivre, de bâtons ou de perles; le nombre de chiens qui errent dans le village est inouï; ce sont de vilaines bêtes, au regard fuyant, destinées à la broche; on dit leur chair exquisite!

Je quitte mes nouveaux amis, emportant la plus vive impression que j'aie jusqu'ici ressentie au continent noir. Si jamais j'avais désespéré de voir se civiliser ces races primitives, mes doutes seraient apaisés aujourd'hui.



Nous devons attendre le retour de l'*En avant!* steamer faisant la navette entre Mokoanghay et Banzyville.

Comme récréation, j'ai un accès de fièvre intense. Sauf deux heures d'indisposition à l'Equateur, c'est la première fois que je suis malade en Afrique et bien malade; cette fièvre abat en quelques minutes, brise bras et jambes, retourne le cœur; l'on désespère de jamais retrouver la santé ni l'appétit, maudissant le Congo, le soleil; rêvant de reprendre le chemin du pays, et... le lendemain, on est sur pied, frais et dispos, plein de courage et de gaieté!

Je chasse parfois; les environs du poste sont très giboyeux; des bandes de singes noirs à crinière blanche, déjà habitués aux blancs, grimacent quand ils nous voient sans armes; sommes-nous porteurs de notre fusil, ils sautent d'arbre en arbre et vite ont disparu dans la profondeur des forêts; des quantités de pintades et de *touracos* se laissent tuer aisément; il m'est arrivé d'en abattre trois, coup sur coup, de la même branche; la nuit, les léopards viennent égorger les chèvres pour n'en dévorer que les entrailles; enfin, dans les grandes solitudes errent d'innombrables troupes de buffles, d'antilopes, d'éléphants. Mais je suis d'avis que le meilleur moyen d'employer ses

cartouches en Afrique, c'est de les confier à un noir. Dernièrement, nous envoyons à la chasse un Zanzibarite, Abédé; avec six cartouches, il nous rapporte quatre pintades; le lendemain, deux coups de feu, deux pintades; c'est concluant. Le même Abédé a déjà près de deux cent cinquante antilopes à son actif; désire-t-on de la viande, on lui donne un fusil, jamais il ne revient bredouille.

Après sept jours passés à Mokoanghay, nous voyons redescendre l'*En avant!* Pour la dernière fois, je boucle mes malles; dans une semaine j'arriverai à destination... Enfin!

